

La Bataille des Sols : enquête sur une lutte environnementale

Cartographie des controverses

École de la Communication, Sciences Po Paris

Alexis Aulagnier, Cléo Houllier, Katarina Kordulakova,

Marianne Le Ba, Maggie Oran, Mehdi Prévôt

Baptiste Billot

Transcription de l'entretien filmé

Date : 13 avril 2013

Lieu : Rablay-sur-Layon (domicile de M. Billot)

Bonjour, tout d'abord, nous allons vous demander de vous présenter et de nous dire un peu ce que vous faites en tant que viticulteur et nous parler de votre pratique culturale.

D'accord, donc Baptiste Billot, j'habite à Rablay. J'ai un domaine de 12 hectares que je pratique en lutte raisonnée. Mon but est d'éviter tous les intrants possible, d'avoir à traiter le minimum, quand il y a besoin. Je fais une grande partie en vente directe donc, c'est aussi le but d'être en raisonné, pour leur montrer qu'en agriculture, on fait attention à la nature.

Ça fait combien de temps que vous faites cela?

J'ai repris l'exploitation en 2005, ça fera 8 ans en septembre.

Et, avant 2005?

C'était à la famille, c'était à mon père. C'est la quatrième génération dans la famille.

Est-ce que vous avez inséré un nouveau modèle agricole ou est-ce que ça a toujours été en raisonné?

Mon père avait déjà commencé à limiter le désherbage. Après, moi, j'ai élargi à tout le domaine. Papa, lui, avait commencé sur tout ce qui est cépage chenin pour faire les Coteaux du Layon, vu qu'on vendange manuellement, il n'y a pas de soucis pour passer avec les tracteurs après quand on travaille les sols. Et moi, ça va faire deux ans que je me suis inscrit dans les MAE(T) (Mesures Agro-Environnementales et Territoriales). Il y a une moyenne départementale sur tous les produits phytos qui sont mis et nous on doit diminuer les doses de 50% par rapport à la moyenne départementale.

Pour ça, je mets de l'enherbement, je travaille les sols, et puis après, par rapport au traitement sur la vigne, au lieu d'utiliser des produits de synthèse, j'utilise plus du cuivre et du soufre mouillables qui sont des produits naturels.

Est-ce que vous utilisez des produits bios, par exemple?

Le soufre et le cuivre sont utilisables en agriculture biologique. Après, pour tout ce qui est engrais, je me base sur de la matière organique, qui est aussi utilisable en agriculture biologique, et de la chaux parce qu'ici on a des sols acides. Je fais des analyses de sol de temps en temps, et comme là, j'avais un sol qui manquait de potasse, j'ai rajouté de la potasse. Ces produits n'étaient pas utilisables en agriculture bio mais, après, c'est pour entretenir le sol pour que la vigne arrive mieux à nourrir ses raisins. J'essaye de me rapprocher le plus possible du bio, mais après quand il y a besoin d'autre chose, on met les autres produits si on juge qu'ils sont mieux adaptés que certains.

Est-ce que vous pourriez nous parler des différents produits que vous utilisez et comment vous arrivez à traiter les besoins ?

Disons que, nous dans la vigne, comme maladies, nous avons le mildiou et l'oïdium, qui sont les principales maladies. Pour le mildiou, le traitement biologique va être le cuivre, et pour l'oïdium, ça va être des traitements à base de soufre. Pour le mildiou, généralement en début de saison, quand la vigne est poussante, de mai à fin juin, je mets des produits qui rentrent dans la feuille et qui sont non lessivables et, après, fin juillet, je mets du cuivre.

Cela me permet d'être tranquille pendant 15 jours en début de saison, période à laquelle il peut encore y avoir de bonnes averses, et cela m'évite des passages. D'avril jusqu'à fin mai, je fais beaucoup de vente aux particuliers, sur place ou en livraison. Après, quand la livraison est prévue, je ne peux pas décaler ma livraison parce qu'il faut traiter ce jour-là. Donc, le fait de mettre des produits pénétrants où je suis sûr que je suis tranquille pour 15 jours, ça me permet de mieux gérer mon emploi du temps.

Du coup, sur les 12 hectares, vous êtes tout seul?

Je travaille avec ma femme. Après, à partir du 15-20 mai, je vais prendre des saisonniers pour les ébourgeonnages -- c'est-à-dire qu'on enlève les gourmands qui n'ont pas de raisin, et puis pour les vendanges. Après, on utilise les produits en fonction de notre emploi du temps afin de pouvoir tout gérer. C'est un peu pour ça que je ne mets pas à la culture bio, le travail du sol c'est en ce moment, et tout ce qui est traitements, il faut être très réactifs vu que les produits sont lessivables. Il vient un orage, le lendemain il faut retourner traiter parce que le produit n'est plus actif.

Vous êtes en agriculture raisonnée et, si je comprends bien la logique, au lieu d'avoir un traitement systématique, c'est une adaptation. Est-ce qu'au moment de la vente, vous arrivez à valoriser cette attitude?

Par rapport à la vente, non pas trop. Quand les gens le demandent, on le dit, mais les gens font vraiment la différence entre l'agriculture bio et l'agriculture traditionnelle. Le raisonné, à part pour quelques uns qui sont proches du milieu agricole, n'a pas trop d'impact sur le commerce.

Qu'est-ce qu'un bon sol?

Le bon sol est un sol où tous les minéraux vont être équilibrés, en tous les cas, pour moi, au niveau de la vigne. Après, un sol qui ne subit pas trop de stress hydrique, ce qui est un peu problématique pour nous dans la région.

Nous sommes sur des sols assez pauvres, par exemple, toute la butte c'est du sol sableux, ce qui fait que la vigne a beau aller chercher en profondeur, les sols sableux ne retiennent pas beaucoup d'humidité. Après, on a des terroirs un peu plus sur le schiste qui a plus de pierres, mais les racines s'infiltrant à travers et on a plus d'humidité. Après, pour certains cépages, comme les cabernets, il faut un peu plus de fraîcheur, parce que dès qu'ils ont un stress hydrique, cela se ressent dans le vin. Par contre, pour faire les Coteaux du Layon, il faut très peu de vigueur, donc le fait d'avoir un peu de stress par moment, c'est bien.

Suivant les cépages et le vin qu'on veut obtenir, il va y avoir un bon terroir pour un cépage et un mauvais pour un autre. Mais déjà, c'est d'avoir des minéraux bien équilibrés et un Ph le plus neutre possible.

Pour vous, quel rôle joue la biodiversité dans votre travail?

Là, je laisse un enherbement un rang sur deux partout. Après, le but, c'est de concurrencer la vigne dans certaines parcelles. Là, j'ai un enherbement que j'ai semé. Après, dans d'autres parcelles, c'est par rapport au but de diminuer mes intrants au niveau des phytos. Je laisse un rang d'herbe sur deux que je recasse l'année d'après, ce qui me permet d'amener un peu de biodiversité plutôt que d'avoir un sol nu, de tenir ma terre; vu que dans les vignes, c'est souvent pentu, donc dès qu'il y a un orage, ça ravine et toute la bonne terre s'en va en même temps. Le but, c'est de tenir la terre et en même temps d'amener de la matière organique. L'année d'après, je la recasse et je laisse le rang d'à côté en herbe, et c'est ce qui me ramène de la matière organique.

Que voulez-vous dire par casser l'herbe?

Vu que je travaille un rang sur deux, l'année d'après, je change mon rang de travail du sol. Là où l'herbe s'est développée, je travaille le sol de façon à ce que l'herbe ne se développe pas trop. Et sur l'autre rang, je laisse pousser l'herbe pendant un an. Je passe le broyeur à herbe tandis que, dans l'autre rang, je repasse les outils de travail du sol pour essayer de défaire l'herbe.

Quels sont ces outils de travail du sol?

Ça va être passer le cultivateur, la charrue de vigneron avec les dents de melon -- des grosses dents pour décroûter dans un premier temps. Ensuite, je passe souvent le vibroculteur pour mettre le sol un peu plus plat et puis, après, selon l'herbe qui pousse, je repasse plusieurs fois le vibro. Cette année, j'ai acheté des "cover crops" -- des disques, ce qu'on appelle des "chômeurs" en agriculture. Cela va me permettre de casser l'herbe plus facilement au premier passage parce que le souci du cultivateur, c'est que dès qu'il y a un

peu trop d'herbe, ça se coince entre les dents et on a du mal à faire un bon travail.

Du coup, vous travaillez le sol en profondeur?

Non, juste en surface, entre 5 et 10 cm. Le but n'est pas d'aller en profondeur, c'est juste de travailler le sol de façon à ce que l'herbe ne se développe pas pour ne pas trop concurrencer la vigne. Une fois de temps en temps, je passe une sous-soleuse pour éclater un peu en profondeur mais après, le but pour moi est juste de défaire le dessus pour éviter que l'herbe concurrence la vigne, et après en dessous, il y a le rôle des vers de terre pour aérer le sol et ainsi de suite. Si on travaille trop en profondeur, on détruit toute la vie en superficie.

Depuis 2005, voyez-vous une différence depuis que vous avez élargi votre cahier des charges et que vous avez ces nouvelles méthodes qui sont peut-être plus strictes que celles de votre père?

Cette année, il y a l'air d'avoir beaucoup de vers de terre. Après, est-ce que ça vient du travail du sol ou pas, je ne sais pas. Cette année, en taillant, il y a beaucoup de crottes au dessus. Après, est-ce que c'est l'année qui veut ça ou est-ce que ça vient du travail du sol, je ne sais pas.

Après, je vois une différence dans les terres sableuses, là où il y avait un stress hydrique, le fait de travailler un peu le sol, ça permet à l'eau de bien pénétrer. S'il y a un désherbage complet, l'eau coule de chaque côté et la vigne n'en profite pas.

Point de vue des raisins, je ne vois pas de grosse différence pour l'instant, mais c'est dur de juger parce que chaque année, selon la météo qu'on a, les raisins peuvent s'abimer très vite alors que lorsqu'on a de belles arrières saisons, le raisin ne bouge pas. Il faudrait vraiment avoir deux parcelles l'une à côté de l'autre avec deux modèles culturaux différents pour voir s'il y a vraiment une grosse différence.

Changez-vous parfois de techniques?

Pour le travail du sol, ça me convient comme ça. Pour le traitement de la vigne, on essaye toujours quelques nouveaux trucs. Là, ils avaient sorti un produit pour allonger les grappes et pour éviter le Botrytis, parce que du coup les raisins sont moins à touche-touche et cela évite qu'ils ne pourrissent du fait du Botrytis. C'est des hormones de croissance, plus ou moins. Après, savoir lequel est le mieux pour la nature, les hormones ou un traitement anti Botrytis, on a peut-être pas assez de recul pour le savoir.

Justement, ces nouveaux produits, comment arrivez-vous à les utiliser, comment vous informez-vous?

Là, c'est les techniciens de la coopérative où j'achète les produits qui me l'a dit. Après, on a un technicien qui vient nous voir de temps en temps et qui nous propose les nouveaux produits. Après, c'est à nous de choisir si on veut utiliser ou non. Ça me tentait bien parce

que la pourriture est l'un de nos plus gros soucis pour la qualité du raisin. Après, tout ce qui est anti Botrytis, j'en étais pas satisfait donc j'avais arrêté. Là, j'ai laissé une année. C'est vrai que j'ai vu la différence, les grappes se sont bien allongées. Vu l'année pluvieuse qu'on a vu, ça s'est mis à pourrir quand même à la fin. Il faudrait essayer sur plusieurs années.

Votre père était l'ancien exploitant. Comment avez-vous acquis toutes les connaissances nécessaires à la reprise? Vous avez fait un lycée agricole?

Oui, j'ai fait un lycée agricole, BEP et Bac pro. Après, j'ai travaillé pendant 5 ans chez un viticulteur. Après, avant l'installation, j'ai fait un stage de trois mois en Australie et puis, voilà, au départ mon père était à côté. Et maintenant, c'est parti.

Etait-il plutôt d'accord avec les changements que vous avez faits? Il vous encourageait?

Il est d'accord et pas d'accord parce qu'il est pas contre le travail du sol mais, comme il dit, ça coûte plus cher et après le produit au final, on ne le vend pas forcément plus cher. C'est là le souci. L'agriculture raisonnée, c'est bien, mais après on ne valorise pas notre produit en fonction.

Ce n'est pas comme le bio.

Le bio, ils ont vraiment une valorisation avec notamment des primes à l'installation. Le souci, c'est ça. Tout le monde est d'accord pour diminuer les intrants mais, par contre, derrière, il faudrait vendre toujours moins cher, et c'est pas possible. Forcément, quand on diminue les intrants, il faut plus de main d'oeuvre derrière donc il y a un coût de production qui est plus élevé.

Quand vous passez désherber, c'est une heure et demie par hectare. Le travail du sol, c'est une heure et demie à deux heures par hectare. Moi, je passe 5 fois dans l'année, donc je n'ai pas le coût du produit à acheter mais c'est le coût de main d'oeuvre qui est bien plus élevé. Aujourd'hui, toutes les entreprises préfèrent acheter du matériel pour diminuer le coût du personnel, c'est un peu le souci en ce moment.

Du coup, le fait que vous travaillez plus et mieux le sol ne soit pas valorisé et qu'au niveau du coût, ce soit beaucoup plus demandeur, pourquoi le faites-vous au final?

Par conviction personnelle, je tiens à préserver mes sols aussi pour avoir un produit de qualité à vendre à mes clients. Après, c'est pas parce qu'on est agriculteur qu'on veut le maximum de tout, il faut aussi savoir se préserver sur la durée. Je me rends compte aussi qu'on va plus trop avoir le choix, il va falloir qu'on y passe. Le Layon est l'une des rivières les plus polluées du département et il y a de gros soucis avec ça.

C'est pour ça qu'ils avaient lancé les MAE(T), pour inciter les gens à travailler le sol et à diminuer tout ce qui est désherbants. Il y en a une pour tout le versant qui donne sur le

Layon, et ça permet les premières années de regagner un peu d'argent en fonction de différents critères. Les gens pouvaient choisir de diminuer les intrants en désherbants, ou juste les phytos, ou les deux, mais après, c'est carrément passer en agriculture biologique.

Et vous avez choisi quoi?

Moi, j'ai choisi la troisième possibilité, les phytos et les désherbants, parce que pour moi, le plus compliqué, c'est au point de vue des désherbants sachant que tout ce qui est cuivre et tout, ça ne fait pas partie des IFT. Du coup, ça permet de jouer facilement. L'an dernier, on a beaucoup traité, et ça m'a coûté moins cher de traiter avec du cuivre qu'avec autre chose.

Après, le souci du désherbage, c'est qu'il faut passer au bon moment. Cette année, on a des sols très mouillés, donc pour l'instant, il n'y a pas beaucoup qui ont pu passer, et l'herbe va se mettre à pousser et, après, plus il y a d'herbe et plus le travail est difficile derrière.

Avant, quand il n'y avait pas de travail du sol, il y avait un désherbage complet?

Complet, oui. Enfin, mon père avait commencé à laisser un rang d'herbe dans chaque vigne, et puis un rang désherbé jusque sous les pieds de vigne.

Vous avez parlé de conviction, mais quels sont les avantages que vous recherchez concrètement à travers ce travail par rapport au désherbage?

Garder la qualité de mes sols, et aussi essayer de développer la faune naturelle, tout ce qui est naturel, de façon à en faire profiter la vigne. Après, certaines plantes attirent également les insectes, donc ça me permet d'éviter certains insecticides qui ne sont pas forcément tops pour la santé. Voilà, quoi.

Est-ce que le fait d'avoir un meilleur sol influe sur la qualité du vin, selon vous?

Pour moi, je pense un peu, oui. Mais dire qu'il y a une grosse différence, non. Il y a des collègues qui font du désherbage total et qui ont du très bon vin aussi. Après, dans la façon de faire son vin, il y a beaucoup de choses qui vont entrer en jeu par rapport à la qualité du vin. Après, moi, le but, c'est essayer de ne pas avoir un sol pollué à la fin de ma carrière et puis aussi de façon à ce que la nature puisse se développer, tout ce qui est gibier. Je suis chasseur, et je vois bien que les vignes désherbées totalement n'attirent pas le gibier et les oiseaux. Indirectement, ça veut dire qu'il y a une pollution. Elle n'est pas mesurée mais visuellement, on peut le dire.

Sur la commune, il y en a beaucoup qui sont partis en raisonné?

Il y a beaucoup d'agriculture biologique et, en raisonnée, il y a pas mal de gens même s'ils ne sont pas forcément rentrés dans la MAE(T). Après, tout le monde est en raisonné un petit peu forcément puisque quand on ne traite pas, notre portefeuille est content. Comme je dis souvent, un traitement pour mes douze hectares, c'est quasiment 1000€ que j'économise, forcément je préfère les avoir dans la poche que de les épandre dans la vigne quand il n'y en

a pas besoin.

Il faut sauver notre récolte aussi. Aujourd'hui, on a un souci aussi, c'est que, quand on s'installe, on a des prêts et la vie aujourd'hui fait qu'il faut sans cesse investir pour rester dans le moderne, pour être au top du point de vue de la vignification et tout ça. Du coup, on a des prêts à rembourser et donc on ne peut pas se permettre de dire, je ne vais pas traiter, et de perdre la moitié de sa récolte juste parce qu'on a voulu économiser un traitement. Donc, il y a cela aussi dans la lutte contre la pollution des eaux et du sol. Aujourd'hui, il faut absolument faire sa récolte au bout de l'année. On ne peut plus se permettre de dire "on ne traite pas et on verra bien ce que cela donne".

Même en culture bio, ils essaient de sauver leur culture au maximum. Ils ont plus de mal à maîtriser la maladie mais elle se maîtrise quand même. S'il faut qu'ils passent toutes les semaines, ils passeront toutes les semaines.

C'est quand même un enjeu économique.

Oui, oui, aujourd'hui on ne peut pas se permettre de perdre sa récolte à cause d'un traitement non fait. On ne prend pas de risque. Il y a assez de problèmes avec le gel et les intempéries pour ne pas en plus laisser place à la maladie qu'on sait gérer.

Votre philosophie, c'est d'avoir ces "médicaments" sous la main en cas de besoin.

Oui, en cas de besoin. Et on varie aussi les doses. Ils nous donnent une dose à l'hectare mais suivant la pression, on peut diviser les doses. Après, au départ, si je vois que la vigne fait que 10 cm, je ne vais pas mettre une dose complète, qui est calculée pour une vigne avec son feuillage complet.

Ça, c'est quelque chose que les gens font d'une manière générale?

De plus en plus, oui. On ne connaît pas la méthode de tout le monde, mais de plus en plus les gens se sont aperçus que ça ne servait à rien d'arroser tout le temps. Bon, je dis ça parce que je suis un petit exploitant et que je mets une grosse journée à tout traiter. Les grosses exploitations qui mettent deux ou trois jours à tout traiter ne peuvent pas se permettre de prendre de risque. Celui qui a 100 hectares ne va pas prendre de risque. Si un produit est efficace 15 jours, et bien tous les 15 jours, il va retourner traiter tandis que moi, j'essaie d'attendre la veille qui tombe de la pluie, d'attendre au maximum en fonction de la météo qu'ils annoncent.

Est-ce que vous suivez des formations, par exemple de chambres d'agriculture ou de réseaux associatifs?

La chambre d'agriculture organise des formations. Nous, on a l'ATV (syndicat des viticulteurs de l'Eure-et-Loir) dans l'Eure-et-Loir qui organise pas mal de choses. Là, ils font une formation sur le travail du sol. Si on veut s'inscrire à des formations, il y en a souvent, tous les ans. Toutes les semaines, ils nous envoient aussi un bulletin avec le risque de pression

de maladies, les produits qu'on peut utiliser en fonction de la pousse, et puis là ils viennent d'envoyer un premier bulletin sur le travail du sol. Indirectement, on le sait, mais j'aime bien l'avoir parce qu'ils ont des modes de calcul différents. Nous, on se base plutôt quand il pleut ou pas. Eux, en fonction de l'hydrométrie, ils voient la pression qu'il y a par rapport aux maladies.